Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout



Entretien avec Frédéric Back

Michel Coulombe

Volume 21, numéro 2, printemps 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33377ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Coulombe, M. (2003). Entretien avec Frédéric Back. *Ciné-Bulles*, *21*(2), 8–15.



«Il s'est planté des millions d'arbres à travers le monde.» Frédéric Back

PAR
MICHEL COULOMBE

L'homme a aujourd'hui 78 ans, sa femme 79. Et pourtant, loin de se complaire dans le passé ou de regarder paisiblement pousser les 25 000 arbres qu'ils ont plantés chez eux, à la campagne, Frédéric Back et Ghylaine Paquin-Back paraissent complètement ancrés dans le présent. C'est qu'il y a toutes ces choses à faire, tout ce qui les sollicite. Par exemple, cette récente invitation venue de Vérone, qui secoue leur volonté de ne plus voyager (ils rentrent à peine de Russie). Cet autre voyage à Paris au mois de mai. Les exigences de leur profession de foi environnementaliste. Le flot ininterrompu de la correspondance entretenue avec tous ceux, ici et ailleurs, qui apprécient les films que Frédéric Back a réalisés à la Société Radio-Canada. Le film de Jean Lemire, **Mémoires de la terre**, pour lequel le cinéaste a illustré des légendes haïdas. L'affiche du regroupement Eau secours qu'il vient de signer. L'exposition qui lui est consacrée, créée en 1998 et toujours en circulation. Et ce coffret DVD qui fait la somme de son travail, une compilation sortie à l'automne puis retirée en catastrophe du marché — du travail mal fait — qui leur a donné des sueurs froides. La retraite, vraiment?

Rencontré chez lui, à Montréal, le réalisateur de **Crac!** et de **l'Homme qui plantait des arbres** accepte malgré tout de parler du travail accompli. La voix de sa femme étant indissociable de la sienne, elle lui fait écho tout au long de cet entretien, corrigeant ici une assertion, élevant parfois la voix à sa place. Complices, ils parlent d'abondance, avant comme pendant l'entretien, des traditions alsaciennes aussi bien que de ces amis retrouvés l'été dernier en Russie, Aleksandr Petrov et sa femme, ou de Pierre Dansereau, dont ils admirent le travail et partagent les préoccupations. Rencontre avec un couple animé.



Frédéric Back et Mali
(Photo: Janicke Morissette)

Ciné-Bulles*: Vous venez d'écrire au premier ministre du Québec, Bernard Landry, pour vous porter, une fois de plus, à la défense de l'environnement. C'est fréquent?*

Frédéric Back: C'est arrivé. Dans le passé, j'ai également écrit à Lucien Bouchard.

Ghylaine Paquin-Back: Il a une correspondance suivie avec le premier ministre! Depuis que je le connais! On lui répond plus régulièrement depuis quelque temps. Lorsque vous êtes connu, on vous répond!

Frédéric Back: En fait, on ne me répond pas tellement souvent. Si l'on n'arrive pas à faire bouger les saints, on essaie de faire bouger Dieu lui-même... Il faut intervenir auprès de Jean Chrétien ou de Bernard Landry, auprès de tout ceux qui détiennent le pouvoir.

Ciné-Bulles*: Le faites-vous de votre propre chef ou à la demande de groupes environnementalistes?*

Frédéric Back: Tout dépend. Là, je viens d'intervenir pour le Groupe de recherche et d'éducation sur les mammifères marins à Tadoussac qui analyse tous les problèmes entourant les mammifères marins. Lorsque je finissais **l'Homme qui plantait des arbres**, j'ai reçu un montant d'argent et j'ai demandé à Radio-Canada de participer avec moi à l'adoption d'un béluga et à la mise sur pied d'un programme d'adoption. Avec l'argent accumulé, les chercheurs ont pu acheter un bateau, des



Les «complices» Frédéric Back et Ghylaine Paquin-Back (Photo: Janicke Morissette)

tracteurs, des remorques pour récupérer les bélugas décédés que l'on trouve le long du fleuve. On pouvait ensuite pratiquer des autopsies et découvrir les causes de leur mort.

Le béluga que l'on avait adopté, Antarès, a été retrouvé dans les glaces il y a quelques années, mort d'un cancer du pancréas. Une mort due à la pollution des alumineries du Saguenay et de tout ce qui vient des Grands Lacs. Les bélugas se nourrissent beaucoup de vers marins ou d'anguilles qui descendent des Grands Lacs pour aller se reproduire dans la mer des Sargasses. Aussi, ils accumulent tous les polluants que les anguilles ont avalés. Il me semble important d'intervenir, c'est pourquoi j'envoie des lettres. À quoi sert-il d'être connu autrement?

Ghylaine Paquin-Back: Il le fait pour l'environnement, pour les animaux, pour dénoncer les injustices.

Frédéric Back: Autrement, la notoriété ne sert à rien.

***Ciné-Bulles**: Vous qui composez plutôt mal avec la notoriété, vous lui reconnaissez du moins cet avantage.*

Frédéric Back: C'est la seule manière d'être vraiment utile.

***Ciné-Bulles**: Accordez-vous plus d'importance au militantisme environnementaliste qu'à vos films?*

Frédéric Back: Cela va de pair. Beaucoup de gens parlent bien, écrivent bien, chantent bien, moi j'ai la chance d'avoir pu dessiner et exprimer mes préoccupations autrement qu'en parole. Les films que j'ai faits continuent, encore maintenant, à ma grande surprise, d'être très populaires, utilisés, un peu partout et même de plus en plus puisqu'ils sont maintenant rendus en Chine.

***Ciné-Bulles**: Avez-vous souhaité ce coffret DVD qui fait la somme de votre travail?*

Frédéric Back: Pour tout dire, c'était demandé depuis longtemps par les gens de Los Angeles, de France, d'ailleurs.





Inon ou la conquête du feu (1972 – Photo: Archives Radio-Canada)

Ghylaine Paquin-Back: C'était, pour nous, une conséquence logique.

Frédéric Back: Le problème c'est que des incompétents me tenaient complètement à l'écart de cela et fabriquaient leur bidule qui ne fonctionnait pas du tout. Il a fallu régler en moins de 15 jours ce qu'eux ont traîné à fabriquer pendant 2 ans. Heureusement, le producteur de mes films, Hubert Tison, s'en est mêlé. Tout de même, si l'on s'y était pris correctement, on aurait pu mettre bien autre chose sur ces DVD.

Ghylaine Paquin-Back: Nous étions si contrariés, nous n'en avons pas dormi.

Frédéric Back: Tout a été décalé. Sur le plan commercial, c'était catastrophique.

Ghylaine Paquin-Back: De plus, ils n'ont pas toujours repris les bons documents.

Frédéric Back: Une telle compilation existe depuis déjà deux ans au Japon et fonctionne très bien.

***Ciné-Bulles**: Vous maintenez un contact soutenu, continu, avec votre public, et ce, depuis de nombreuses années.*

Frédéric Back: Cela a sans doute contribué à ce que les films continuent à être diffusés.

Ghylaine Paquin-Back: Tu as toujours été accueillant, tu as toujours répondu aux demandes. On fait le suivi. Ce serait bien joli de se contenter de passer, mais on essaie de maintenir des relations correctes et enrichissantes pour les autres. Il répond à 10 lettres par jour en général.

Frédéric Back: Non, quand même pas...

Ghylaine Paquin-Back: On n'a pas toujours répondu longuement, mais on l'a fait souvent. Dans les festivals, la même chose. L'été dernier, nous sommes allés en Russie et nous avons visité une école de jeunes animateurs de 7 à 15 ans. Ils ont appris *Il était un petit navire* pour pouvoir nous le chanter, ce qui nous a beaucoup émus. J'aime ces rencontres, moi qui ai toujours été enseignante. Tout cela fait partie de notre vie personnelle. Notre vie est transparente.

Frédéric Back: On était beaucoup plus avantagé de travailler à Radio-Canada plutôt qu'à l'Office national du film du Canada (ONF). L'ONF est une maison de création alors qu'à Radio-Canada je savais que tout ce que je faisais allait rejoindre des milliers de gens. J'ai toujours senti que c'était un privilège extraordinaire de pouvoir communiquer aussi directement avec les gens.

Ghylaine Paquin-Back: Il sentait une responsabilité aussi.

Frédéric Back: Mon père était un musicien de la radio, un homme très impliqué sur le plan professionnel. Dans son travail à la radio, il y avait le manque de contact direct avec le public, mais il avait tout de même la portée, la possibilité de rejoindre des milliers de gens à des distances considérables, beaucoup plus que dans les salles de concert. C'est un privilège.

Ce qui est dommage dans bien des films d'animation, c'est que cela se limite à être des films d'animation. Le sujet est souvent circonscrit rapidement. On m'a traité d'«écolo», on s'est foutu de moi pendant bien longtemps, mais le fait d'avoir maintenu une préoccupation de cet aspect qui pouvait si bien être illustré par l'animation fait que, finalement, c'est devenu quelque chose de cohérent qui a pris de la force avec le temps. On vient tout juste de m'inviter à Vérone où on souhaite non seulement montrer mes films, mais aussi me faire rencontrer des étudiants, des gens qui s'occupent de l'environnement.

Le maître que j'ai eu en Bretagne, à Rennes, était formidable pour cela. Auparavant, quand j'étais à l'école Estienne à Paris, en dessin lithographique, on ne composait pas nos dessins, on reproduisait consciencieusement. J'avais eu la chance de pouvoir choisir parmi les planches celles que je préférais reproduire, des têtes de lion en deux couleurs de Mathurin Méheut. Tout ce qu'il fallait pour apprendre le métier, à la fois le dessin et le côté technique. La guerre est arrivée et mon père étant musicien à la radio à Paris, l'orchestre a été évacué sur Rennes. Ma mère m'a inscrit à l'École des beaux-arts. L'année suivante, qui est nommé professeur à l'École des beaux-arts? Mathurin Méheut.

Ghylaine Paquin-Back: Par un hasard extraordinaire. Mais est-ce vraiment le hasard?

Frédéric Back: J'adorais tout ce qu'il aimait, dessiner les animaux, les gens qui travaillent. D'ailleurs, toute ma vie j'ai rencontré des gens qui m'ont influencé, par exemple, quand je suis arrivé ici, Maurice Félix, professeur à l'École du meuble. C'était un peintre de très grand talent, mais paresseux, un portraitiste formidable. J'ai beaucoup appris en enseignant à ses côtés, sur la technique, la couleur, la perspective, une ouverture sur l'art que ne m'avait pas communiqué Méheut. Je trouvais formidable la façon dont on enseignait le dessin, la peinture ici. J'ai ensuite travaillé avec des gens qui avaient été mes élèves, qui avaient été formés aux Écoles des beaux-arts et du meuble à Montréal parce qu'ils connaissaient à fond le métier.

J'ai toujours eu des problèmes avec ce qui est fait au cinéma. Il y a des milliers d'années que l'humanité cherche un moyen comme celui-là, non seulement de représenter une scène, mais aussi de raconter une histoire. Que ce soit la bande dessinée ou des tableaux avec plusieurs scènes qui racontent une histoire. Bref, il y a toujours eu ce désir, depuis les cavernes.

Une personne qui a beaucoup de tempérament, une personnalité très forte va faire ses films et on va le reconnaître. Quand on a un message très fort comme le récit de **l'Homme qui plantait des arbres**, on le dessine d'une manière qui paraît familière au spectateur. Il est déjà dans un monde connu sans être dans une réalité semblable à ce qui nous entoure, parce que c'est dessiné dans l'esprit des impressionnistes ou de Chagall. Faire des petits clins d'œil crée un sentiment de familiarité. C'est comme une musique que vous entendez pour une première fois. Tout ce qui arrive est étrange, vous êtes pris par la découverte. Quand vous la réentendez, vous savez déjà un peu d'avance ce qui va arriver, vous entrez dans la musique, vous avez du plaisir, de l'intérêt. Dans le film d'animation, on a tout juste quelques minutes pour communiquer, alors cela aide de tomber dans quelque chose de familier. Dans **l'Homme qui plantait des arbres**, tout ce que je voulais faire, c'est un accompagnement visuel qui permette à cette histoire de passer à l'écran.

Ghylaine Paquin-Back: Un petit accompagnement visuel...

Frédéric Back: Soyons juste. Plusieurs dessins du film sont tout juste suggérés.

***Ciné-Bulles**: Après avoir réalisé des films d'animation sans paroles voilà que vous vous mettiez complètement au service d'un texte.*

Frédéric Back: Travailler sans paroles constitue une excellente formation.

***Ciné-Bulles**: Avez-vous pu passer plusieurs mois en Provence pour nourrir votre travail?*

Frédéric Back: Tout juste une semaine. J'y étais allé auparavant, mais sans penser à cela. Mais il n'y avait pas intérêt à insister sur le caractère provençal du sujet. Le sujet était universel.



Tout rien (1979 – Photo: Archives Radio-Canada)

***Ciné-Bulles**: Avec **l'Homme qui plantait des arbres**, la portée de votre œuvre prend une telle importance que cela vous échappe.*

Frédéric Back: Il s'est planté des millions d'arbres à travers le monde!

***Ciné-Bulles**: Vous dites des millions pour faire image?*

Frédéric Back: Non, vraiment des millions, des forêts entières, en France, au Japon, au Brésil. Partout où nous allons, nous plantons des arbres. Le premier c'est à Cannes, un érable que nous avait donné Pierre Bourque.

***Ciné-Bulles**: Et où en est le film 15 ans plus tard?*

Frédéric Back: Il y a tout juste deux ans sortait la version portugaise. Le film circule toujours. Les descendants de Jean Giono n'auraient jamais pu imaginer l'ampleur que cela prendrait, eux qui, au départ, avaient exigé que le film ne soit montré que deux fois! Tous ces films ont représenté une bataille. Sans Hubert Tison je n'aurais pas pu les faire, car il y avait des gens qui voulaient éliminer le cinéma à Radio-Canada, que tout se fasse en vidéo. Le dernier directeur technique m'a envoyé dans un trou au rez-de-chaussée et a installé la caméra à l'autre bout de la maison pour m'embêter. J'en avais tellement marre que je me déplaçais en courant. Je perdais du temps à marcher!



Crac! (1981 – Photo: Archives Radio-Canada)

***Ciné-Bulles**: L'Oscar remporté par **Crac!** en 1982 a quand même dû changer les choses pour la création de **l'Homme qui plantait des arbres**, non?*

Frédéric Back: Au contraire. Je frigorifiais en hiver, et il y avait de la glace sur les murs, à cause de la sortie de secours.

Ghylaine Paquin-Back: Tu n'aurais pas dû accepter cela, pas que pour toi, parce qu'il faut faire respecter les artistes!

Frédéric Back: Comme fenêtre j'avais une meurtrière avec une vue imprenable sur le mur d'en face! Parmi les gens que j'ai vus dans leurs lieux de travail, il y en a très peu parmi ceux qui ont fait un bon travail qui jouissaient d'un cadre qui corresponde à la qualité et à l'importance de ce qu'ils ont fait. Bien souvent ce sont les gens qui ont travaillé dans les locaux les plus misérables qui ont fourni les choses les plus intéressantes. Il faut mettre un mur entre soi et ces choses débiles, complètement irrationnelles qui se passent à côté de soi et penser à ce qu'on veut accomplir.

***Ciné-Bulles**: Vous paraissez infatigable. Vous vous comportez véritablement comme un marathonien.*

Ghylaine Paquin-Back: Cela ne se voit pas, mais c'est une force de la nature.

Frédéric Back: Ou une faiblesse de la nature...

***Ciné-Bulles**: Il y a chez vous ce curieux paradoxe entre cette évidente douceur, cette apparente fragilité et une fermeté, une détermination, une ténacité qui ne se démentent pas.*

Frédéric Back: En fait, je ne suis pas bien sûr de moi.

***Ciné-Bulles**: Ce que l'on peut décrire aujourd'hui comme votre vision, votre message vous semblait déjà très clair à vos débuts?*

Frédéric Back: *Dès mon travail pour le Québec School Telecast mais aussi lorsque j'ai collaboré* au **Champlain** de Denys Arcand, réalisé à l'ONF. À l'époque, personne ne se souciait d'habiller les gens d'une façon qui convenait réellement à l'époque dans les films historiques. Avant de faire les dessins de **Champlain**, je me suis donc documenté pendant près d'un an. Maintenant, on vit dans un monde où les images foisonnent, mais à l'époque c'était très rare de trouver un dessin de gravure ou des peintures anciennes. Il n'y avait absolument rien. De la même façon, pour créer le vitrail du métro de la Place des Arts, j'ai travaillé un an pour réunir les informations. On me demandait de représenter quatre vedettes de la musique. Or, s'il y a eu des vedettes, c'est qu'il y a eu quelque chose avant et autour. On ne peut pas se limiter à raconter l'histoire de ces vedettes. Ce qui est intéressant, c'est de raconter toute l'histoire musicale de Montréal depuis les Amérindiens et Jacques Cartier qui a fait sonner ses trompettes. C'est ma manie, et aussi l'influence de gens comme Méheut et ma marraine, une personne fantastique qui était dans la résistance. J'ai fait ce vitrail en même temps que les maquettes pour la série ***D'Iberville*** et la rénovation d'une église à Aylmer, alors je n'ai pas mis tout le temps que j'aurais voulu. C'est souvent comme cela. Ainsi, chaque fois que je vois **l'Homme qui plantait des arbres**, je suis malheureux. Il y a beaucoup d'endroits où j'ai l'impression d'être passé à côté de ce que j'aurais dû faire. J'ai tout de même mis des tas de dessins à la poubelle, des semaines de travail...

Ghylaine Paquin-Back: Je l'ai empêché de partir avec un marteau pour détruire son vitrail!

***Ciné-Bulles**: Vous avez illustré de nombreux aspects de la vie québécoise, des légendes amérindiennes (**Inon ou la conquête du feu** et **la Création des oiseaux**) au fleuve Saint-Laurent (**le Fleuve aux grandes eaux**). Et si vous aviez été un cinéaste alsacien?*

Frédéric Back: Ce sont les conditions d'ici qui ont favorisé les choses. Je n'aurais peut-être jamais pu faire cela en France. Quand je suis arrivé au Québec, j'ai d'abord travaillé sur des fermes. Ghylaine n'est peut-être pas d'accord, mais j'ai trouvé cela formidable, coucher chez les paysans, rentrer des vaches, apprendre à les traire. Cela m'a donné le goût de faire un livre sur la vie rurale... J'avais demandé deux heures par jour pour peindre et dessiner et ce que j'ai fait là m'a toujours servi. À l'occasion, je venais à Montréal où j'ai rencontré Jean-Marie Gauvreau, le directeur de l'École du meuble, qui, comme par hasard, connaissait Méheut. Je l'ai appelé et j'ai pu le voir deux heures plus tard avec ma bicyclette et ma valise pleine de dessins. Il m'a engagé.



L'Homme qui plantait des arbres (1987 – Photo: Archives Radio-Canada)

Ghylaine Paquin-Back: Quand il m'a envoyé ses peintures de France, cela a été mon premier choc. Une association a échangé nos lettres. Je cherchais une correspondante et lui voulait venir au Québec à cause de Clarence Gagnon. Il est arrivé en juillet, et rapidement il a été engagé à l'École du meuble, puis à l'École des beaux-arts et à l'oratoire Saint-Joseph. Il s'est retrouvé avec trois postes!

Frédéric Back: Moi, je ne voulais pas immigrer, je voulais simplement séjourner pour peindre et dessiner.

***Ciné-Bulles**: En France...*

Frédéric Back: Je n'aurais jamais rencontré le directeur!

Ghylaine Paquin-Back: Le hasard y est pour beaucoup. Il a travaillé sur une ferme, puis il est allé casser des cailloux pour un entrepreneur. Celui-ci voit ses dessins, lui trouve du talent et l'amène à l'archevêché, car il avait été un compagnon de classe de Mgr Charbonneau. Ce dernier l'a envoyé au frère Siméon.



Le Fleuve aux grandes eaux (1983 – Photo: Archives Radio-Canada)

Frédéric Back: Il voulait faire un guide sur Montréal dont j'ai fait les peintures.

***Ciné-Bulles**: Des années plus tard vous avez travaillé à la rénovation de certaines églises.*

Ghylaine Paquin-Back: Il a quand même étudié l'architecture aux beaux-arts. Il pouvait faire des plans d'architecte.

Frédéric Back: Ce qui amusait les gens, c'est que, quand je rentrais quelque part, j'imaginais un truc et je le dessinais sur place en trois dimensions et en couleur. Cela épatait car la plupart des gens ne peuvent pas lire un plan. J'ai travaillé de la sorte pour des églises et pour des restaurants comme le Hélène de Champlain qui, au départ, ressemblait à une gare de chemin de fer. Je trouvais cela extraordinaire à côté du travail éphémère pour la télévision.

***Ciné-Bulles**: Pendant des années, vous avez été très éclectique, rénovation, maquettes, vitrail, tapisserie. Tout a changé lorsque vous vous êtes mis au cinéma.*

Frédéric Back: Ce n'est pas possible de faire autrement. C'était tellement exigeant. Tout de même, j'ai collaboré, notamment, à la Société pour la défense des animaux, mais tout ce que je pouvais faire à côté entrait en conflit avec le travail sur les films. Je faisais des journées de 15 à 17 heures et je travaillais les samedis et les dimanches. Je dormais dans mon bureau à l'occasion. Et quand je terminais un film, je proposais aussitôt plusieurs sujets assez élaborés parmi lesquels Radio-Canada pouvait choisir.

***Ciné-Bulles**: Encore récemment vous avez animé une quinzaine de minutes d'animation pour le film **Mémoires de la terre**. Cela représente combien de dessins?*

Frédéric Back: Tout ce que je sais, c'est que j'en avais pour 50 kilos! Ce film a commencé quand j'ai fait des dessins pour une exposition sur les bélugas présentée au Biodôme de Montréal. J'y ai rencontré le réalisateur Jean Lemire. Il voulait faire un film sur moi, je n'en voyais pas l'intérêt. Je lui ai proposé de faire plutôt un film avec moi, où je retournerais sur la côte ouest du Canada, voyage auquel nous pensions depuis un certain temps, Ghylaine et moi. Nous y étions allés en 1949, à la fois en voyage de noces et en voyage de documentation. Nous avions marché des centaines de kilomètres et, durant chaque éclaircie, je dessinais. Nous campions au milieu des ours noirs avec une certaine inconscience du danger... Les œuvres d'art des Amérindiens de la côte ouest étaient alors en train de disparaître et je m'étais lancé dans un projet d'illustration des légendes amérindiennes, pour lequel je n'ai hélas jamais trouvé d'éditeur. Il s'agit de légendes fantastiques aux idées universelles, des récits d'une grande beauté qui comportent des aspects inattendus, cocasses. Cinquante ans plus tard, pour **Mémoires de la terre**, j'ai donc animé des légendes haïdas, de façon trop réaliste, me semble-t-il. Je pensais faire mieux, mais voilà, je suis tombé dans ce que je ne voulais pas faire, aussi je suis mécontent de moi. Le résultat est passable. Aujourd'hui, je m'interroge: peut-on comprendre l'art de ce peuple qui a mis des milliers d'années à se former quand on vient de l'extérieur? En a-t-on la compétence?

***Ciné-Bulles**: Au bout du compte, de quoi êtes-vous le plus satisfait?*

Frédéric Back: De la réaction des gens à mes films.

***Ciné-Bulles**: Certes, mais dans ce que vous avez fait?*

Frédéric Back: Il y a de petits bouts.

Ghylaine Paquin-Back: Le film qu'il ne voudrait pas recommencer, c'est **Tout rien**, le premier de ses films mis en nomination aux oscars. C'était en 1980. On lui a préféré un film tellement banal sur une mouche écrasée, **The Fly** de Ferenc Rofusz. Cela nous a secoués. Au même moment, il a perdu son œil...

Frédéric Back: Je n'en revenais pas.

***Ciné-Bulles**: Vous êtes donc satisfait de **Tout rien**.*

Frédéric Back: C'est peut-être le scénario où je dis le plus ce que je pense, celui où il y a le plus de fantaisie. J'y introduisais la création du monde et m'éloignais de la réalité, alors que dans **Crac!** j'essayais de dépeindre ce qui se passait au Québec à partir d'histoires de la famille de Ghylaine, de ma famille, de nos amis.

Ghylaine Paquin-Back: **Crac!** est parti d'une rédaction de notre fille, Suzel, âgée de 10 ans. À l'école, on lui avait demandé de faire parler un meuble. On lui a suggéré une berceuse.

***Ciné-Bulles**: Qu'aimeriez-vous que l'on retienne de votre travail?*

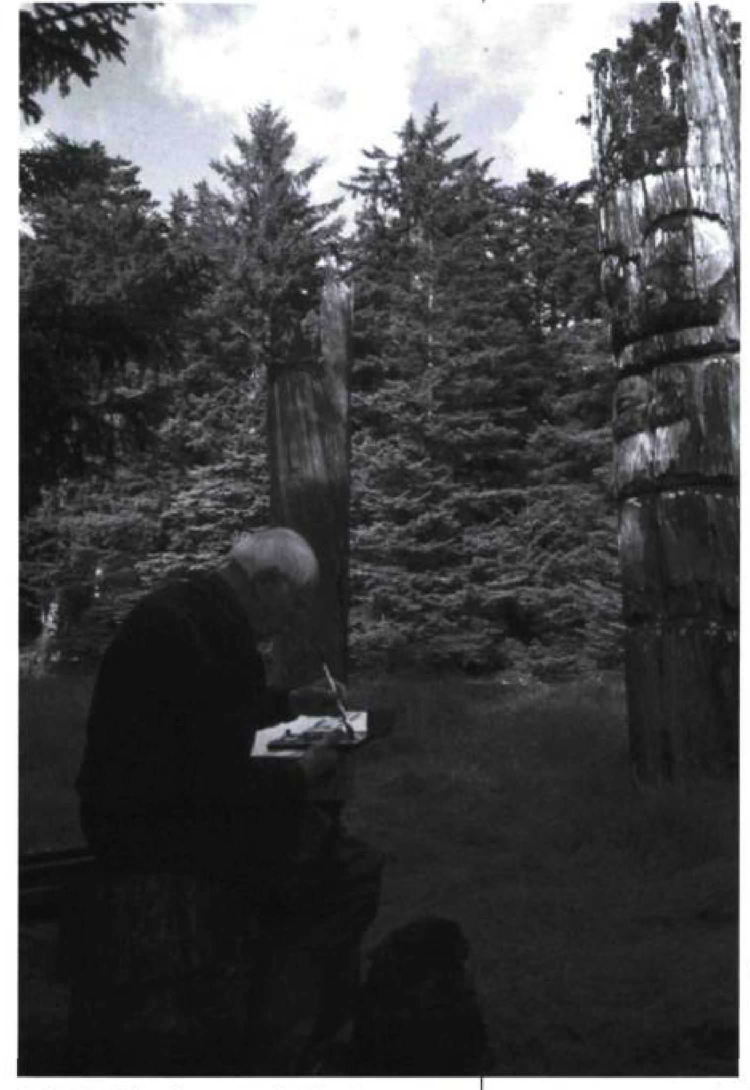
Frédéric Back: Que l'on y sente que j'avais un idéal. J'ai toujours vécu avec des gens qui avaient, comme Ghylaine, un idéal. L'humanité, du fait qu'elle a la possibilité de choisir, de réfléchir, de connaître, devrait agir en fonction de son pouvoir et de ses connaissances. Malheureusement, ce n'est pas ce qui se passe. Si mes films pouvaient doucement encourager les gens à réagir positivement... C'est tout le fond de l'histoire de **l'Homme qui plantait des arbres**. Chacun a le pouvoir de décision. Il faut mettre en branle sa volonté, la pérennité de ce désir de faire une vie qui soit bénéfique pas seulement à soi-même mais au milieu dans lequel on vit.

Ghylaine Paquin-Back: Nous, par exemple, on pourrait réduire les activités, mais au bout d'un moment, on s'ennuie.

***Ciné-Bulles**: Des regrets?*

Ghylaine Paquin-Back: Qu'au Festival de Cannes **l'Homme qui plantait des arbres** n'ait même pas eu une mention.

Frédéric Back: Ils n'ont pas compris. J'ai fait partie de jurys et on n'arrive pas toujours à y faire passer ses idées. Parfois on est aussi, soi-même, mauvais juge. Je suis comblé par la diffusion de mon travail, quand je vois, à côté, le travail que faisait Mathurin Méheut, tout ce travail qu'il a abattu jusqu'à la fin pour gagner sa vie parce qu'il vendait trop bon marché. Cela l'a obligé à produire beaucoup. Moi, je suis comblé d'avoir pu travailler avec autant de gens intelligents. J'avais toujours l'impression d'entrer à l'université. Il y avait aussi des imbéciles, c'est vrai, mais on pouvait choisir... ■



Frédéric Back lors du tournage de ***Mémoires de la terre*** de Jean Lemire (Photo: Jean Lemire)